

Catherine Cochard

Sorti à la fin 2021 sur Netflix, le film «Don't Look Up» plonge ses spectateurs dans un récit apocalyptique. Une météorite s'apprête à détruire la terre, les scientifiques tentent d'alerter la présidente des États-Unis puis le public. Mais rien n'y fait: pas de prise de conscience générale malgré l'urgence de la situation. Le long-métrage qui appartient au genre de la fiction climatique - ou «clifi», un sous-genre de la science-fiction, contraction de «climate» et «fiction» - a pulvérisé les audiences. En moins de trois semaines, il était le deuxième film le plus visionné de tous les temps sur la plateforme.

À quelques jours de la publication du nouveau rapport du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), le scénario de «Don't Look Up» résonne. Pourquoi la parole scientifique n'est pas mieux entendue et leurs recommandations appliquées? Et pourquoi la fiction climatique, par les émotions puissantes qu'elle procure à son spectateur, ne parvient pas à le faire réagir - et agir - face à l'urgence climatique qu'elle met en scène?



Agnieszka Soltysik Monnet
Prof. de littérature américaine à l'Université de Lausanne

«Moi j'en ai marre de ces scénarios catastrophiques qui mettent en scène une nature méchante, monstrueuse et maléfique envers les êtres humains, commente Agnieszka Soltysik Monnet, professeure de littérature américaine à l'Université de Lausanne et spécialiste de la clifi et autres sous-genres associés. À force de répétitions, ces fictions manquent leur cible. Au fond, l'apocalypse n'est jamais de notre faute, et au final nous sommes sauvés par un héros le plus souvent masculin et américain. Voilà les représentations qui sont valorisées quand on imagine la fin du monde!»

Pour expliquer le manque d'effets des fictions climatiques, l'intellectuelle américaine pointe un mécanisme psychologique connu. «Le déni intervient lorsque les gens ont l'impression d'être impuissants et de n'avoir à leur échelle aucuns moyens pour changer les choses. On est à la fois fascinés et sidérés par l'apocalypse.»

Stress prétraumatique

L'urgence climatique est pourtant au cœur de l'attention depuis longtemps. La communauté scientifique, dès les années 1970, alerte sur les conséquences du dérèglement climatique et la nécessité d'agir. Des générations de spectateurs ont vu «Soleil Vert», sorti en 1973 et dont l'action se déroule en 2022. Dans ce film, une canicule permanente a siphonné les ressources naturelles, la population se meurt sous l'effet de la pollution, de la surpopulation et du manque de nourriture.

Et pourtant rien n'y fait. On s'émeut des incendies en Australie et en Grèce, on s'inquiète des étés toujours plus chauds, mais on ne fait rien. On parle alors de dissonance cognitive, cette contradiction interne corollaire du déni décrit plus haut. Certains parlent même de «schizophrénie écologique».

Comme en réaction à l'inaction, un autre trouble a vu le jour depuis plusieurs années déjà. L'écoanxiété, ou stress prétraumatique, cette angoisse d'anticipation des effets de la catastrophe climatique en cours, qui toucherait surtout les personnes âgées de 15 et 25 ans. Selon une étude publiée en décembre 2021 par «The Lancet», 75% d'entre eux ont peur de l'avenir et 45% sont déprimés pas le réchauffement climatique. Mais quelles sont les «malades» et les personnes en bonne santé? «Nous sommes peut-être les biens portants d'un système qui court à sa perte», observe la trentenaire Sophie Desbiolles, qui vient tout juste de défendre un mémoire portant sur le pouvoir d'action des fictions climatiques au cinéma.

Pouvoir d'action

La jeune diplômée - également membre des Verts à Genève - souligne la nature majoritairement non moralisatrice de la clifi. «On ne dit jamais que le système ca-



Dans le film «Don't Look Up», une comète s'apprête à percuter la Terre. Jennifer Lawrence et Leonardo DiCaprio incarnent deux scientifiques qui tentent d'alerter la présidente des États-Unis puis la population, en vain. NIKO TAVERNISE/NETFLIX

La fiction climatique peut-elle sauver la planète?

Comme le rapport du GIEC, l'organe intergouvernemental au chevet de l'environnement, la «clifi» - pour «climate» et «fiction» - alerte sur l'urgence de la situation sans réussir à provoquer un réveil citoyen.

pitaliste est responsable de l'apocalypse. La catastrophe est toujours causée par quelque chose d'extérieur à nous. Face à elle, nous ne pouvons donc rien faire.» Sans oublier que Netflix et Cie sont des entreprises intéressées d'abord par le profit. «Ces films représentent de tels investissements qu'ils ne peuvent pas prendre le risque de déprimer les spectateurs, abonde Agnieszka Soltysik Monnet. Vu les enjeux financiers qu'ils comportent, ils ne peuvent pas se permettre de ne pas être vus.»

Sophie Desbiolles explique comment, après le nucléaire et le déluge biblique, c'est au tour de l'écologie d'être le

porte-parole du discours apocalyptique. «Cela fait entre 30 et 40 ans que la fiction tente d'alerter l'opinion publique sur la destruction des écosystèmes. De toute évidence, ça ne marche pas.»

Pour la militante verte, les auteurs doivent repenser la clifi pour la rendre plus efficace. Ceci, en imaginant des scénarios de futurs possibles. «On a de la peine à trouver des films qui présentent une coopération entre l'humain et la nature. «Avatar» de James Cameron le fait un peu, mais on est dans une représentation du «bon sauvage» et dans l'héroïsme le plus cliché qui soit puisque à la fin, les gentils sont sauvés par un soldat américain. Il faut recou-

rir à des images plus positives pour parler de l'environnement, montrer tout ce qui peut être mis en place, faire de la nature une alliée et non la cantonner à une force qui va nous détruire.»

«Des entités agissantes»

C'est ce que cherche à faire l'artiste vaudoise Pamina de Coulon qui sera sur la scène de l'Arsenic pour présenter sa performance «Fire of Emotions: Palm Park Ruins» en mars. «Je me suis vite rendu compte que les gens arrêtent d'écouter si on ne fait que lister les problèmes existants, résume-t-elle. Je ne fais pas de fiction mais des essais littéraires, je parle en

mon nom, et développe de longues argumentations qui mélangent des savoirs théoriques à des expériences personnelles. Pour incarner, à travers plein d'exemples, ce que l'on peut faire.» Pas dans l'idée de donner une leçon, mais plutôt pour visibiliser des chemins possibles. «Je suis féministe anticapitaliste et mon travail est militant. Je veux montrer comment on peut s'autoriser à trouver des solutions dans ce qui existe déjà. Que ce soit comment cultiver la terre, mettre en commun le matériel ou se défendre. Comment trouver une force en soi pour se réimaginer comme des entités agissantes, et non subissantes.»

Le Covid plus urgent que le climat?

● Au début de la pandémie, on a volontiers comparé la situation - les rues vides, les rayons de riz, pâtes ou papier hygiénique dévalisés - à de la science-fiction. «Ce qui m'a fasciné, au mois de mars 2020, c'est la manière dont les gens ont réagi, se souvient Marc Atallah, maître d'enseignement et de recherche à la Section de français de l'Université de Lausanne et directeur de la Maison d'Ailleurs à Yverdon-les-Bains, le musée de la science-fiction. Pour absorber la catastrophe et lui donner du sens, ils se sont précipités dans les magasins pour remplir leur cave de réserves, au cas où il y aurait une pénurie! Exactement comme dans un film postapocalyptique! C'était apparemment leur modèle de réaction à la catastrophe!»



Sophie Desbiolles
Membre des Jeunes Verts à Genève

Sophie Desbiolles note l'inégalité de traitement entre le Covid et l'urgence climatique. «On a tout mis en œuvre pour résoudre la crise sanitaire, et protéger le système capitaliste.» Alors que la crise climatique est une lente et inéluctable dégradation qui nécessite, pour l'enrayer, de freiner considérablement la consommation. «L'économie imposera toujours d'autres priorités à celle du climat.» Le Covid a aussi marqué les esprits par sa cinématographie. La peur de la

contagion et la métaphore de l'épidémie traversent le septième art, des films d'horreur à ceux d'autres genres qui utilisent cette image pour évoquer les maux, prétendus ou réels, qui se répandent dans la société. Le zombie est du reste une figure qui évoque directement le virus et sa contamination: comme lui, il s'attaque à tout le monde, sans distinction.

De manière semblable au zombie, le Covid a mis à mal les rapports sociaux et les fondements du vivre ensemble. «Comme souvent dans la science-fiction, la catastrophe est une métaphore pour nous faire réfléchir au réel, à la fragilité de notre condition humaine et aux conditions du contrat social qui nous lie les uns aux autres», conclut Marc Atallah. **CCD**

«L'apocalypse n'est jamais de notre faute, et au final nous sommes sauvés par un héros masculin et américain. Voilà les représentations qui sont valorisées quand on imagine la fin du monde!»

Et Agnieszka Soltysik Monnet de conclure: «Pour que la «climate fiction» puisse ébaucher des futurs possibles, il faut qu'elle sorte de sa vision apocalyptique et postapocalyptique. En encourageant une vision optimiste de l'avenir, et en proposant des alternatives au mode de vie contemporain qui soient à la fois plus durables et égalitaires, mais qui soient surtout désirables.»